

Suicides de collégiens pour harcèlement scolaire : que se passe-t-il ?

écrit par Maxime | 2 juin 2023



Depuis la rentrée, les élèves nés en 2010, qui ont donc fait leur rentrée en 6e, sont la cible de moqueries et de harcèlement (illustration). LP/Aurélié Ladet



Depuis la rentrée, les élèves nés en 2010, qui ont donc fait leur rentrée en 6e, sont la cible de moqueries et de harcèlement (illustration). LP/Aurélié Ladet

Merci à Maxime d'aborder ce terrible et -crucial-, il a raison, sujet sous un angle politico-philosophique. On peut être en désaccord avec lui sur certains des points qu'il énumère mais sa conclusion est imparable et très juste. Merci mille fois pour cet article qui devrait circuler partout et notamment dans les écoles.

Christine Tasin

Mon article n'est sûrement pas des plus politiquement corrects. Mais je m'interroge quant à ces « harcèlements scolaires » qui débouchent sur des suicides d'adolescents.

D'abord, comment un adolescent peut-il en arriver à se suicider ?

Il faut une force particulière tant physique que morale pour franchir le pas du suicide.

L'instinct de vie, de survie est normalement plus fort.

Même quand on vit des moments difficiles, on s'accroche.
Le monde moderne offre tout un tas d'activités, de dérivatifs pour oublier. On n'est plus à l'époque où il n'y avait pas de moyen de transport, pas de technologie, la guerre empêchant les loisirs, etc.

Un adolescent dont le corps se forme, n'est pas malade, usé, handicapé, exténué, ne devrait pas avoir la force de se suicider.

Il n'a rien qui le condamne physiquement à ne plus vivre, contrairement à qui se voit affronter cancers sur cancers, maladies de Crohn, maladies orphelines qui n'intéressent pas l'industrie pharmaceutique, etc.

Donc rien qui peut pousser l'être humain normalement constitué à se supprimer physiquement.

Quel est ce monde où les enfants, les adolescents ne tiennent pas à la vie ?

Que s'est-il passé dans leur éducation pour qu'on ne leur inculque pas que rien ne vaut la vie ?

Comment peuvent-ils accéder à des moyens de se suicider alors qu'ils n'ont légalement pas le droit d'en acheter ?

Certes tout le monde peut s'ouvrir les veines avec un couteau, mais comment un « bout de chou » peut-il avoir la force morale de passer à l'acte alors qu'il n'a pas celle de surmonter des moqueries ou des coups de gamins de son âge (donc normalement pas aussi forts, eux-mêmes, que des adultes) ?

Où trouvent-ils la force, comment les « harceleurs » auraient-ils vraiment la force de les faire plonger alors que ce sont eux-mêmes des adolescents donc pas encore des adultes avec toute la force physique et mentale qui va normalement avec ?

Où sont les surveillants quand les coups pleuvent ? Où sont les professeurs, les chauffeurs de bus, les autres parents,

les autres enfants ?

Quand j'étais au collège, aucun enfant n'aurait pu être tabassé car il n'était jamais seul.

Un enfant qui aurait été frappé aurait été défendu par un autre, un surveillant serait intervenu.

Un enfant mal aimé aurait été aimé d'autres qui auraient compati et qui l'auraient défendu.

Comment cela a-t-il pu changer ? En étant très loin d'être une grenouille de bénitier, n'est-ce pas dû à un recul majeur des valeurs chrétiennes en quelques décennies ? Ainsi qu'un effondrement des services publics, qui ont vocation à diffuser un succédané de ces valeurs (les valeurs chrétiennes infusées dans les mécanismes républicains, c'est l'originalité de la France finalement) ?

Pourquoi ces enfants ne sont-ils pas retirés de l'établissement par mesure de précaution ?

Les parents travaillent, sans doute, mais n'y a-t-il pas un grand-parent pour s'en occuper ?

Trop occupés à partir en vacances en camping car ? Pas de temps pour les petits-enfants ?

Où est la famille dans ce schéma ? Où sont les amis, les gens solidaires pour faire nombre, alerter, exiger de rencontrer rapidement des responsables, faire pression ? Où sont « les parents d'élèves », les syndicats, les enseignants, pour manifester devant l'établissement, faire un blocage comme savent le faire certains dès qu'une réforme remet en cause leur métier ?

Où sont les parents des harceleurs ? Que ne répondent-ils pas du comportement de leur enfant ? Pourquoi ce dernier n'est-il pas exclu de l'établissement ?

Si j'avais subi un harcèlement scolaire me rendant malheureux comme ces enfants, mes parents m'auraient retiré du collège, quoi qu'il en coûte, et auraient trouvé une

solution. Cela aurait été l'école à la maison peut-être, ou même plus d'école et ils auraient mobilisé les institutions, les médias en dernier lieu pour expliquer leur démarche et ne pas risquer un retrait d'autorité parentale. Ils auraient demandé de l'aide à la famille, aux amis, aux voisins... remué ciel et terre. Pas du genre à s'exhiber mais pour des faits aussi graves, ils ne seraient pas restés à ne rien faire.

Pourquoi ne lit-on pas de cris désespérés de parents d'enfants harcelés dans les colonnes des journaux quotidiens ?

Ces journaux sont-ils trop occupés à faire la propagande du gouvernement ?

Comment un parent peut-il laisser ainsi son enfant sombrer et attendre l'irréparable pour pleurer ?

Dans ces affaires, il est question de rechercher la responsabilité des uns et des autres... pour toucher des millions d'euros d'indemnisation ?

Là encore, c'est l'influence américaine qui se fait sentir. Historiquement, la France n'est pas un pays contentieux où les procès en responsabilité pleuvent. Cela nous vient des Etats-Unis.

Chez nous on cherchait à prévenir, déminer les situations dangereuses et on n'avait pas le réflexe d'agir en responsabilité contre l'Etat pour recevoir une somme qui, de toute façon, ne dédommage absolument rien.

On est le pays de la Révolution de 1789, où nous avons dit « l'Etat, c'est nous » en réponse aux Louis qui disaient que c'était eux. On n'a pas la culture d'aller taper dans la caisse publique au moindre désagrément.

A mon époque les enfants ne se suicidaient pas pour harcèlement scolaire et ils recevaient de vrais prénoms, dont la plupart sont dans le calendrier, ce qui leur vaut de se voir souhaiter « leur fête », souhait certes insignifiant

s'il en est mais qui marque une appartenance à un groupe social qui l'englobe, un sentiment d'être humain et non une petite chose ou un petit animal.

Combien d'enfants auxquels on donne désormais des prénoms fantaisistes qui pourraient être attribués à un animal ?

Je lis quotidiennement les avis de décès dans mon journal. D'abord, parce qu'il peut y avoir des gens que je connais et dont le décès me touche.

Ensuite, parce que c'est un miroir de la société, un laboratoire de sociologie appliquée. Et franchement, c'est la cata.

La première génération avec ses Maurice, ses René, ses Jacques, ses Geneviève, ses Paulette et ses Robert décède (en général).

La seconde avec ses Isabelle, Magali, Olivier, Pierre, Nicolas ou Evelyne, les enfants, figure en deuxième position.

Puis la troisième dans l'ordre protocolaire et chronologique des générations, avec ses Paul, Julie, Eugénie, Bastien, Agathe, Thomas, Arnaud ou Camille...

Ensuite, pour la 4ème génération, c'est du grand n'importe quoi.

Les enfants reçoivent des prénoms imprononçables, on ne sait pas si ce sont des garçons ou des filles, on pourrait avoir appelé ainsi le chat ou le chien de la maison.

Certes, il reste quelques Louis, Léa, Emilie, Anaïs ou Juliette mais ce n'est plus monnaie courante (Lola, nom du chat d'une amie, passe encore).

Alors à mon avis, la responsabilité des parents doit aussi être questionnée.

Comment en arrive-t-on à donner à son enfant un prénom étranger qui dénote avec ses ascendants aux prénoms français

et de sang français ?

Ou un prénom bricolé avec fantaisie, sorti de nulle part, dont on est fier comme d'un nouveau modèle de voiture ou un vêtement qui sort de l'ordinaire ? On fait son pédant en annonçant le modèle de sa voiture ou le prénom de son fils...

Comment ça se fait qu'avant, on savait qu'en appelant Jean-Pierre, Mireille, Sylvie, Mathieu ou Sébastien, le père ou la mère n'appelait pas le chien de la maison ?

Parce que maintenant, quand on appelle Luna, Maya, Joy, Marley, Charlie ou Laïka, on ne sait pas si c'est l'enfant ou le chien ?

Mon coiffeur me disait que ses clients les plus sales étaient des très vieux (syndrome de Diogène, problèmes physiques empêchant parfois de bien se laver ou de se rendre compte de sa saleté) ou, à l'opposé, des mineurs à qui les parents n'apprennent plus à se laver.

D'où des cheveux qui sentent mauvais (les parents ne savent pas répondre quand il demande de quand date le dernier shampoing), des oreilles crasseuses etc. qui lui donnent envie de vomir.

Comment en arrive-t-on à nommer son enfant d'un prénom qu'on aurait pu donner au chien, au chat, à la tortue ou au poisson rouge ?

Comment se fait-il que des enfants ne savent pas se laver ?

Qu'est-ce que ça signifie de la conception qu'on a de l'enfant en 2023 ?

C'est une petite chose, une poupée, un éternel poupon ? Un petit animal abandonné à lui-même ?

Qu'est-ce qu'on leur met dans le ventre, aux enfants du XXIème siècle ?

Comment on leur apprend à se défendre, se construire, comment sont-ils accompagnés ?

Comment est-ce possible qu'un enfant se suicide parce qu'on se moque de ses lunettes, parce qu'il n'a pas de smartphone et qu'il est le seul de la classe dans ce cas ?

C'est tellement insignifiant par rapport à ce que subissaient les enfants des générations précédentes, dont le père était mort à la guerre, dont la mère était fille-mère dans un village où les ragots circulaient, ou encore les enfants élevés dans des fermes aux apparences vestimentaires complètement décalées par rapport aux autres ?

Les enfants de la campagne qui passaient pour des arriérés quand ils arrivaient au lycée ?

Ceux des HLM qui étaient scolarisés avec les fils de bourgeois des quartiers huppés ?

Les enfants de famille nombreuse confiés à des grands-parents, des oncles et des tantes car la maman n'avait pas l'énergie de tous les élever ?

Et les nombreux enfants de l'assistance publique, abandonnés...

Ils ne se suicidaient pas, eux, comment cela se fait-il ?

On leur offrait une orange à Noël, ils n'avaient pas de smartphone et portaient les vêtements des grands frères et grandes soeurs sans remarque des autres élèves.

Dans ces affaires, on suggère parfois que les harceleurs sont issus de l'immigration et que ça expliquerait comment les choses ont évolué.

C'est peut-être parfois le cas, mais ça n'explique pas tout. Le problème sous-jacent, n'est-ce pas la conception que certains parents ont de l'enfant ?

N'est-ce pas cela qui a changé, en plus du reste ?

Et la sauvagerie des harceleurs, pourquoi a-t-elle augmenté ?

Parce que le monde qu'on leur a fabriqué et qu'on continue de leur présenter est plus sauvage, non ?

C'était mieux avant, non ?

Voilà le bilan des tendances politiques qui gouvernent depuis 40 à 50 ans : ici comme ailleurs, catastrophique !

Ces enfants comme leurs parents sont déracinés. Le prétendu engagement du gouvernement contre le harcèlement scolaire ne règlera pas les problèmes de fond, de nature identitaire, problèmes que nie ce gouvernement prétentieux.

C'est ce qu'ils ont fait de l'être humain qui est en cause, à force de manipulations, de passages en force, de mépris, de postulats que tout se vaut, de stigmatisation de ceux qui disent le contraire comme étant extrémistes, en les insultant ou en les faisant condamner en justice.

Ils ont enfermé les nouvelles générations dans un carcan, une prison mentale à ciel ouvert, où l'on ne réfléchit plus, où l'on ne se construit plus par l'esprit critique et la capacité à dépasser les critiques et les attaques en puisant en soi la ressources de répondre, se défendre, faire face.

C'est ce qui explique que des enfants à qui on n'a même pas attribué un prénom qui soit français, ou au moins humain sans ambiguïté, s'effondrent comme se briserait en mille morceaux un objet en porcelaine qu'on ferait tomber.